Document generated on 08/06/2025 1:28 a.m.

Inter
Art actuel

Perfo Puerto

Bartolomé Ferrando

Number 84, Spring 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45962ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ferrando, B. (2003). Perfo Puerto. *Inter*, (84), 65–66.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Perfo Puerto

Bartolomé FERRANDO

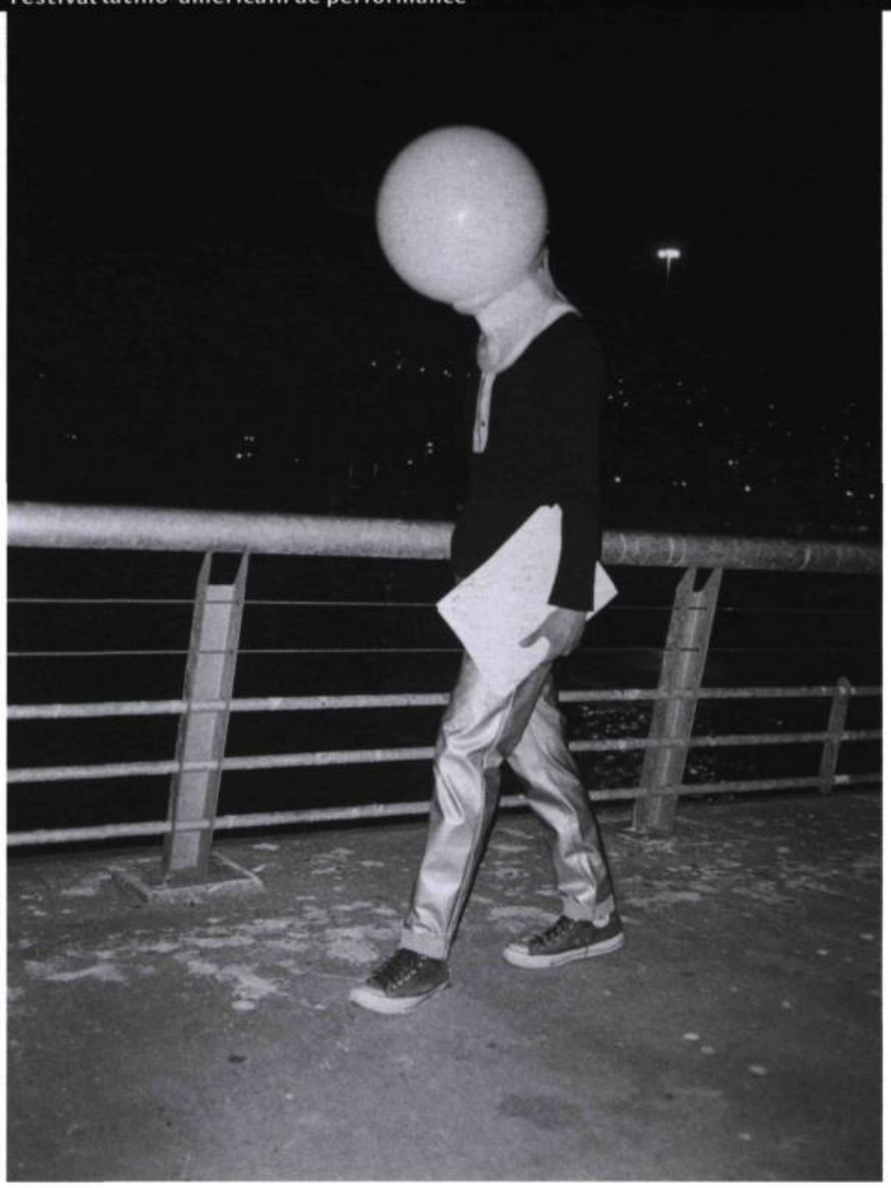
Tout au bord de la mer, à la Sala de Exhibiciones Muelle Barón, dans la ville portuaire de Valparaíso au Chili, se déroulait le vernissage du festival de performance *Perfo Puerto*. L'événement, coordonné par Alexander Del RE et Alejandra HERRERA, fut un succès, malgré l'absence de moyens financiers essentiels dans un pays affecté par une situation économique difficile. La ville, Valparaíso, port d'arrêt obligé pour les bateaux avant que ne soit construit le canal de Panama, n'est plus ce qu'elle était, désormais fortement appauvrie par la baisse drastique de l'achalandage et presque oubliée en tant que ville portuaire.

Une fois la présentation générale du festival réalisée, le Chilien Jonathan VIVANCO y allait de sa performance, la première de ce festival. Tout le long du quai, VIVANCO marchait à tâtons, sa tête couverte d'un globe blanc qui l'empêche de voir. Son parcours est celui d'un aveugle, rythmé par la respiration saccadée du performeur, perceptible de loin. Dans ses mains, des certificats d'études identiques, tous découpés et amputés du nom de leur propriétaire. Ces noms, désormais hors de leur contexte initial, n'étaient plus que des bandes de papier que l'artiste projetait dans les airs durant son parcours. La performance constitue dès lors une voie obscure et sans nom dans un espace ouvert où l'artiste trace son chemin par à-coups et lentement. Le tout se terminait par le lancement de tous les certificats troués dans la mer.

C'est une présentation de vidéos de performance qui donnait suite au festival, soit le lendemain 12 décembre, à l'espace culturel Balmaceda, espace pluriel pour les jeunes, dédié à la danse, à la musique, à la littérature et au théâtre. Maria COSMES, Carolina GIMENO, Daniel ACOSTA, Angel PASTOR, Lorena MENDEZ, Elvira SANTAMARÍA ainsi que Lorena WOLFFER offraient donc au public leur réalisation. À retenir, parmi ces vidéos, celle de Clemente PADIN, pour son caractère sociopolitique, celui d'Alexander Del RE pour *No Citizen*, travail entre le vide et l'interrelation des corps et, finalement, celui de Leonardo GONZÁLEZ, qui établit une relation entre la vidéo et sa performance, présentée deux jours plus tard, créant ainsi une certaine continuité vidéo-action, travail qui m'a touché particulièrement.

L'exposition était suivie par une conférence de Joan CASELLAS à propos de l'usage de la photographie dans la performance. Celle-ci rapprochait et créait des liens entre le côté historique et l'actualisation de l'art action à l'aide de coïncidences, de transformations et de créations multiples.

À partir du 13 décembre, nous sommes conviés à la Ex-càrcel de Valparaíso, un espace froid, frémissant, rempli de traces, d'écrits et de signes laissés par les prisonniers politiques du régime de Pinochet. Ce lieu, prévu pour accueillir un groupe de douze personnes à la fois, dans de petites cellules de quatre mètres sur deux mètres, se manifeste tout d'abord par un long couloir divisé par une grille, donnant alors sur les cellules prévues pour les châtiments, endroits sans lumière et empreints d'humidité. La première performance à y avoir lieu est celle d'AUKARAPPES qui, pendant des heures, lentement, désigne des carrés coupés en deux à l'intérieur des cellules, se terminant avec la construction-écriture des mots « *galería de arte* ». Tout de suite après, dans la cour de la prison, se déroule la performance de Fernando FUENTES, en plein soleil. FUENTES creuse des trous dans une terre sèche et recouverte de pierres, ouvrant ainsi le temps et remplissant les différentes perforations du sol avec du Cocacola, le tout s'intitulant *Como hacer una molotov desde el golfo de México*.



Jonathan VIVANCO, Festival *Perfo Puerto*, Valparaíso, Chili. Photo : Bartolomé FERRANDO.

De retour à l'intérieur du bâtiment, l'Argentin Daniel ACOSTA, la tête recouverte d'une bande de plastique transparente, transforme peu à peu cette bande en la rendant opaque grâce à un plâtre bleu qu'il applique sur son visage. L'action *Terra-Pan*, ACOSTA l'intitule ainsi pour démontrer que nous vivons en barbarie, comme pour porter le désespoir sur toutes les possibilités d'évolution et de développement du genre humain. L'artiste réalise, ou tente de réaliser, appuyé de son commentaire, un habitacle de carton qu'il n'arrive pas à maintenir debout.

Pour ma part, j'ai voulu mélanger ma pièce sonore *Jirones*, empreinte de blessures de voix et de mots entrecoupés, avec des pièces teintées d'ironie, comme *5 happennings en 16 partes*, *Cifras* et *Inversiòn 1*. Ceci dans une volonté de contraster avec l'espace de la prison, lieu vide et noir, chargé de négation, provoquant temporairement une certaine inversion des gestes, des positions et des attitudes de la part d'un public qui se trouve présent dans un lieu chargé de douleurs.

De VINCI, un poème de MALLARMÉ ainsi que la musique de SATIE imprégnaient toute la première partie de la pièce de Clemente PADIN, pièce qui se veut un hommage au grand poète chilien Guillermo DEISLER, qui se terminait par la musique de *Rage against the Machine*, dans la deuxième partie de la pièce. Une performance basée sur le lien culture-violence, bien ancré dans le moment présent, qui manifeste le rapport à l'autre et conditionne notre manière d'agir et d'être, performance qui m'a beaucoup plu.

La pièce de la Chilienne MALENA, *Maniobras*, était composée de trois parties différentes : le nettoyage des cellules de la prison et la projection simultanée en vidéo ; la réalisation d'une danse en ombres produites avec les mains et, finalement, la transposition du rapport délicat/violent entre l'artiste et une personne du public.

La journée se terminait par une performance de Nilda SALDAMANDO, son corps situé sur la grille qui divise le couloir de la prison en deux (grille qui donne à la fois accès à la cour de la prison et aux cellules de châtiments). De là, elle crie avec force sa pièce *Poesía al escape, Cuando las soberbias ganas de vivir no se rinden*, un discours poético-politique, avec la projection mobile en simultané d'images sur les murs et les portes de la prison.

Toujours à la Ex-carcel de Valparaíso, se déroulait la performance de Leonardo GONZÁLEZ, le 14 décembre, intitulée *No consumido*. GONZÁLEZ s'introduit dans une cellule de châtiments et y demeure pendant huit heures, tout en invitant le public à l'accompagner. Pour ce faire, la personne doit s'introduire seule, dans un couloir plongé dans l'obscurité, avec une corde autour du cou et retrouver le performeur à tâtons. L'action se terminait à la toute fin du festival, lorsque le performeur, seul, sortait de sa cellule en rampant et en laissant, en guise de traces, de petits papiers avec les noms de ceux qui ont participé à cette action.

La performance de l'Argentin Martín MOLINARO se divisait quant à elle en quatre parties, sous le titre *Tola*. La *tola*, nous dit-on, est un petit objet qu'on utilise pour l'amusement des enfants. Les quatre parties de l'action forment de courts rituels. Dans la première, le performeur et la *tola* se touchent et changent de position à l'intérieur même d'une valise, comme en une sorte de contact énergétique entre les deux intervenants. Dans la seconde partie, MOLINARO s'introduit dans un cercle de

sel, écrit le mot « sel » avec ce même sel. Ensuite, il va transformer ce mot en « *sed* » (soif) et en « sud », tout cela par l'entremise de son souffle, sans y toucher. Enfermé, il tentera de sortir du cercle de sel en le brisant par un coup de langue. Mais la première chose à sortir de ce cercle est la *tola* elle-même. Dans la troisième partie, le performeur établit une concordance entre lui et le petit objet, une sorte de code pour son propre fonctionnement. La dernière aborde et explore sa propre mémoire pour évoquer, produire et montrer ses désirs de relation avec le petit jouet.

Presque imperceptible était l'intervention de César OSORIO, *Sin título*. L'artiste avait installé des petits miroirs sur les portes de différentes cellules, criait dans des endroits cachés des invectives contre la loi et la justice, et affichait, dans une des cellules, diverses copies provenant de tribunaux.

Même si la confrontation entre confiance et violence, à la base de l'action de Juan OICANGI, intitulée *Cuerpo y derrota*, était remarquable, je voudrais souligner l'énergie et la force de la performance de Maria Luisa RAMíREZ, *El tiempo està viviéndome*, qui présentait le corps de l'artiste placé sous une vitre qui s'appuyait sur quatre blocs de glace. Dans cette position, elle écrivait à l'envers des mots isolés jusqu'à recouvrir presque toute la surface. Les mots, pris entre notre regard et son visage, en venaient presque à masquer entièrement le corps de l'artiste. Sur la vitre pendait une pierre attachée à une corde, corde qui se rattache elle-même au cou de RAMíREZ. Elle allait marcher ensuite tout autour de cette vitre puis découper ses vêtements à la hauteur des seins et du nombril. Elle extrayait ensuite quatre morceaux de lard qu'elle plaçait au niveau des quatre points cardinaux de la vitre. Ces morceaux étaient eux-mêmes sectionnés en quatre puis jetés dans l'eau bouillante. La corde autour de son cou fut alors sectionnée et la pierre vint fracasser la vitre en mille morceaux. La transparence en équilibre du verre inscrit de mots était sous la menace constante de la pierre, elle aussi en équilibre instable. L'objet-pierre creusait lentement le cou de la performeure durant qu'elle accomplissait ses tournées successives. Le temps devenait alors circulaire et plus intense à chaque tour. On sentait le rapport tension-douleur dans une forme ascendante. Enfin, la performeure se retrouvait par terre.

4 veinticuatros était le titre de la pièce de Josué DONOSO. « 4-24 » est tracé sur sa peau, situant de manière cryptée dans l'espace ces numéros qui se rapportent à des expériences personnelles vécues d'une manière tragique. Avec les yeux bandés, il couvre de même les yeux de certaines personnes du public. Il accomplit alors un parcours en aveugle accompagné de ces gens vers l'intérieur d'une cellule.

Dédiée à Clemente PADIN, la performance *Paraíso* de Joan CASELLAS se définit difficilement entre la poésie, le *happening* et un certain rituel d'approximation et de transformation. Dans un clair-obscur, l'artiste écrit et dessine avec de la craie un poème visuel. Il déploie ensuite quelques éléments, comme un mouchoir, une boîte de sardines qu'il ouvre, mange et offre au public. Il recouvre ensuite ses chaussures avec du papier étain et, mi-nu, place ses vêtements sur sa tête, tout ceci pendant qu'il mâche une photographie des Indiens du Chili que, finalement, il introduit dans ses chaussures.

Quelques mots aussi pour faire mention de la pièce de la Mexicaine Rocío BOLÍVER, *Rociador*. Suspendue avec des cordes, son corps nu recouvert de plastique transparent se transforme en une espèce de toupie. Accompagnée d'une musique frénétique, BOLÍVER introduit alors diverses couleurs sous forme liquide dans son vagin, à l'aide d'une bouteille. Son corps suspendu tourne plusieurs fois et dessine des traces sur une toile avec les couleurs qui s'échappent de son vagin. Se recouvrant avec la toile imbibée, elle la déchire finalement en lambeaux.

J'ajouterai qu'à la fin de chaque journée, tous les intervenants étaient invités à parler de leur performance, de leur travail, de leurs idées, créant parfois une certaine discussion sur les concepts exposés, provoquant ainsi une dimension plus ouverte aux rencontres et plus directe.

1_Clemente PADÍN, Festival *Perfo Puerto*, Valparaíso, Chili. Photo : Bartolomé FERRANDO.
2_Maria Luisa RAMÍREZ, Festival *Perfo Puerto*, Valparaíso, Chili. Photo : Bartolomé FERRANDO.